

# LECTURES VALAISANNES

## Maurice Chappaz : Les grandes journées de printemps <sup>1</sup> Verdures de la nuit <sup>2</sup>

Saluons avec joie la naissance d'un poète. M. Maurice Chappaz est brusquement apparu comme une comète dans notre ciel. Le petit livre scintillant qu'il nous a offert en don d'avènement mérite de rester dans les mémoires comme « le vin de l'année de la comète ».

*Les grandes journées de printemps* nous disent l'aventure de ces journées pleines « du miel fou de la terre » et du chant des rossignols hallucinés, à la faveur desquelles un poète vagabond d'aujourd'hui, partant comme jadis le trouvère à la recherche de la princesse de Tripoli, s'élançait à la quête de la « protectrice de son âme », de sa Dame « au manteau bleu ciel pareil à un écu de chevalier » : Cette Véra étrange et insaisissable, à la voix enfantine et charmeresse, aux « yeux un peu fée, bleu pâle, remplis parfois d'un étonnement irréel », et soudain « d'un vert âpre », sombres et orageux dans la passion, — qui fait penser à l'étrange *Primavera* de Botticelli : Le voyageur du printemps finira par la retrouver, pour lui faire l'hommage silencieux de deux anémones souffrées, dans un paysage de collines latines, près d'une grotte ombreuse et d'une onde aux flots d'ardoise, dans une « conque secrète de la falaise », à l'heure justement où « ce doré qui est du vert et du noir brille comme un miel sur le dôme des arbres », avant qu'elle « s'évanouisse », qu'elle disparaisse « dans une nuée de petits papillons aux ailes transparentes irisées par le couchant » et qui traversent le fleuve, « enlevée par ce filet céleste ». Léonard, le « poète errant » qui ne put connaître la satisfaction d'aucune chose, qui n'emporta des lieux quittés que le désir d'autres lieux (car « la route sans cesse attire le voyageur »), et qui est sur la terre « comme un aéroneute ou un marin », Léonard va-t-il avec Véra, liés par la « fraternité mystérieuse et l'ordre invisible » qui unissent les poètes « perdus dans ce chancelant royaume terrestre », réaliser ce plan chimérique, ce plan éternel d'évasion et d'indépendance de l'âme prisonnière, de l'âme « veuve et éternellement affligée » ? Car comment ne pas fuir, dans le rêve ou ailleurs ? « Comment vivre dans le monde moderne sans une ingéniosité semblable à un don surnaturel ? »

---

<sup>1</sup> Editions des Portes de France, Porrentruy 1944.

<sup>2</sup> Editions d'Aujourd'hui, Mermod, Lausanne 1945.

Ce thème vous semble peu de chose ? Une petite nouvelle, la bluette de la Dame au manteau bleu ? Détrompez-vous. C'est une féerie, un conte de fées moderne éblouissant. Car à tout instant le poète, bondissant à travers le cerceau de la réalité, le crève et saute dans les étoiles, pour reprendre l'image de Banville. Il vit un merveilleux rêve éveillé. C'est un héritage du « Songe d'une nuit d'été », sans doute, et aussi du « Grand Maulnes », que nous offre M. Chappaz, et l'on n'est pas sans entendre aussi chez lui quelques échos du poète de Manosque frémissant à la voix du grand Pan. Mais il reste personnel, avec un ton bien à lui, avec toute la fraîcheur et la grâce de sa propre imagination.

Le poète aventureux dont la pensée, comme le grillon, « saute capricieusement dans les ténèbres » — et qui se compare lui-même à l'insecte « couvert d'une armure damasquinée au col d'un peu d'or qui le fait sonner au Prince noir », — se penche sur les creux de sable minuscules « comme des dés à coudre où se produisent des éboulements » et s'interroge : « Sont-ce les demeures des fourmis rouges, des grillons ? On voit un orifice plein de nuit quand s'effondre l'instable plancher de grains. » Est-ce que le lutin Puck et la reine Titania ne vont pas paraître ? Mais non, ce sont des couples de ramiers bleus qui s'envolent dans les pins, et c'est le corps des anguilles qui laisse son moule dans le limon gris. D'autre part, si l'on semble entrer dans le monde enchanté du « Grand Maulnes », c'est à la vérité dans celui de Léonard et de Véra, d'Horace et d'Alexandre qu'on s'échappe aussitôt : « Soudain je vis passer sur son triporteur bleu mon ami Alexandre P. vêtu d'une veste à boutons dorés et coiffé d'une magnifique casquette blanche... » Après avoir peint, fabriqué des orgues, inventé « le merveilleux Piège des Mésanges », connu tous les arts, instruit la jeunesse et tenté d'ouvrir une boutique d'écrivain public, Alexandre, frappé lui aussi par l'ostracisme « à cause de ses libertés et de sa muse romanesque », s'est réfugié chez nous, et vend des glaces dans cette ville incomparable qui s'étend « au pied de deux hautes fines collines », à laquelle on accède par la campagne où « croissaient autrefois des figues et des tulipes », et qui semble « appartenir en propre aux Anges ». Et voici qu'en une suite de scènes exquises, Léonard et Alexandre décident d'offrir tous les fins cornets de vanille et de fraise aux petites filles charmantes qui font dans la rue des jeux et des rondes et qui miment en chantant l'histoire du sire de Framboisy ; puis ils invitent tous ces enfants autour d'une longue table garnie de grandes carafes de sirop à la framboise et de gaufres, où l'on questionne, chante et joue. « Et tout cela se passait dans une étroite rue de cette ville au milieu des gens qui allaient et venaient, qui à pied, qui en charrette, qui à dos de bête. Il y a un jardin caché, enclos de hauts murs, et entre deux maisons on aperçoit la grande paroi du rocher, des arbrisseaux dont les branches agitées par le vent griffent sans cesse le vide, et les anciens châteaux des Princes-Evêques. » Tout est si vrai et si irréel en même temps que, tandis que nous écoutons les petites filles, nous nous touchons pour nous assurer que nous respirons bien. Et le rustre même, entré en ricanant, finit par être pris au jeu et, sans un mot et avant de disparaître, fait son tour grimaçant de montreur d'ours de foire...

Le poète nous transporte ainsi comme il veut, avec une désinvolture et une facilité aériennes, avec cette « ingéniosité semblable à un don surnaturel » dont il parle, comme par un coup de baguette magique, dans le « Pays des merveilles », ou dans ce que Baudelaire appelait le « vert paradis des amours enfantines ». Bien que tout se passe chez nous, sous notre « ciel bleu pareil à un minéral », dans ce pays transparent quoique transfiguré, à quelques pas de nous, dans la réalité, tout se passe aussi dans le royaume de la féerie. Léonard poursuit sa course parmi « les buissons de saules gris et les vergers de pruniers aux écorces noires » comme dans le « domaine des fées », vers « des collines couvertes de buissons et d'oiseaux tout dorés ». Dans le village matinal où il s'éveille, le berger donne le branle aux moutons qui « fondent dans le soleil et la poussière de la route comme en un nuage suscité par les enchanteurs ». Plus loin, découvrant sur l'herbe rase de la prairie le rocher couvert d'inscriptions, de fleurs, de mains, de cœurs, de maisons et d'églises par la pierre tranchante des petits gardiens de troupeaux, il pénètre à nouveau « dans le monde des esprits enfantins, plus aimable, plus vrai que le nôtre ». La maison dans la clairière de la forêt, où il cherche Celle qui conduit ses pas, est pareille à celle de Blanche-Neige, avec « la nuit tombante de grands ormes, les murs blancs et les croisées sombres des fenêtres où pend un bouquet de jonquilles ». Dans la « resserre », dans le domaine de la jeune femme dont les attributs sont les pierres précieuses, les coquillages et les galets, palpite toute une vie « fabuleuse » de bric-à-brac, vivent d'étranges présences : de la mousseline et des fleurets, des souliers de danseuse, une toque avec des plumes rouges et, au mur, une collection de violons qui ne sont peut-être « que la métamorphose de quelque être » ; la jeune reine du lieu « n'obéit à personne : des rêves lui intiment ce qu'elle a à faire et la préviennent ». Enfin, nous mettons le cap sur l'obélisque au milieu du bois, où le destin doit s'accomplir : « Je traversai des fondrières de sable où des aunes immenses jetaient une voûte de lianes et de feuilles, une étendue de genièvres, d'argousiers et de rocs blancs que l'aurore déjà rendait tièdes... Loin au-dessus des pins s'aperçoit l'aiguille de pierre de l'obélisque ; puis, tandis qu'on s'approche, elle disparaît comme un bloc de sel évaporé par le soleil. Soudain elle est de nouveau visible en un point de la forêt, parmi les arbres, telle une pyramide argentée. Les plis insensibles du terrain machinent cela peut-être, mais cette subtilisation qui vient du paysage ne laisse pas d'intriguer et de troubler, car c'est comme une pièce d'une importance magique qui se joue sur des tréteaux dans le lointain. Le cœur est ravi sans comprendre ».

Telle est, évoquée avec un pouvoir très sûr de ses moyens, cette atmosphère d'envoûtement, cette atmosphère de nostalgie d'un monde perdu : « En quel astre nourri de notre cœur vivons-nous, nous autres poètes errants ? », se demande celui qui se penche ici sur lui-même et s'écoute. La réponse qu'il nous donne est peut-être, dans sa coulée chaleureuse, ce qu'on a écrit chez nous de plus « pur », de plus précieux. Ces pages sont un coffret plein d'une essence poétique et musicale rare. Elles annoncent des œuvres poétiques d'une valeur certaine.